

D1

3171 g





1/437

Leitzkau



00 d

00 Re

unverf.



[Dorat, Claude Joseph]

L E T T R E

D U C O M T E

D E C O M M I N G E S

A S A M E R E ,

S U I V I E

D ' U N E L E T T R E D E P H I L O M E L E

A P R O G N É .

N O U V E L L E E D I T I O N .



A P A R I S ,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY , rue &
vis-à-vis la Comédie Française , au Grand
Monarque & aux Cigognes.

M. D C C. L X V.

Avec Approbation.



EXTRAIT
DES MEMOIRES

D U

COMTE DE COMMINGES.

LE Comte de Comminges est obligé , pour des intérêts de famille , de se rendre à l'Abbaye de R***. Son père & le Marquis de Luffan , quoique parens très-proches , étoient défunis dès l'enfance , & cette haine , croissant avec l'âge , étoit devenue irréconciliable. Il s'agissoit de rechercher dans les Archives de cette Abbaye des Titres d'où dépendoit le gain d'un procès , qui n'alloit à

A ij

rien moins qu'à dépouiller entièrement le Marquis de Luffan. Le Comte part , sous le nom de Longaunois , pour être plus obscur, & ne donner aucun soupçon dans un séjour où Madame de Luffan avoit plusieurs parens.

Comme il se trouvoit près de Bagnières ; il demanda à son père la permission d'y passer le temps des eaux : il l'obtint. Dès le lendemain de son arrivée il fut conduit à la Fontaine. Il régné dans ces lieux une liberté qui dispense du cérémonial. Avec toutes les grâces de la jeunesse , ornées par l'éducation , le Comte ne tarda point à être remarqué. On l'admit dans toutes les parties de plaisir. On le mena chez le Marquis de la Valette , qui donnoit une fête aux Dames. C'est là qu'il rencontra le bel objet de l'amour le plus tendre , le plus vertueux & le plus malheureux qui fût jamais : c'étoit Mademoiselle de Luffan , qu'il ne connut que sous le nom d'Adélaïde. Cette

DU COMTE DE COMMINGES. 5

erreur servit encore à le perdre. Il se livre avec sécurité à l'impression vive & rapide qu'il éprouve. Adelaïde de son côté s'abandonne, sans remords, à un sentiment dont elle ne peut prévoir les suites : ils ignorent ce qui peut les armer contre la séduction de leur penchant, & tous deux sont entraînés, l'un vers l'autre, par cette sympathie funeste que le Ciel fait naître, presque toujours, entre les cœurs qu'il destine à l'infortune. Enfin ils apprennent qui ils sont, & frémissent de se connoître en s'applaudissant de s'aimer. Le Comte se reproche le motif de son voyage : il ne voit plus dans M. de Luffan l'ennemi de son Père ; il n'y voit que le Père de sa Maîtresse. Tous les papiers dont il est dépositaire, & qui peuvent assurer la ruine du Marquis, il les brûle sans balancer. Que l'amour est sublime dans les belles âmes ! c'est de toutes nos passions celle à qui les grandes choses coûtent le

moins. Après ce sacrifice, que le Comte double en le cachant , il s'arrache à ce qu'il aime, & va retrouver son Père, qu'il trouve déjà instruit , & à qui il a le courage de ne rien cacher. Reproches , menaces , emportemens , rien ne l'effraye : ce sentiment consolateur , qui naît des belles actions , le tranquillise. Il oppose au courroux paternel une âme respectueuse , mais dévouée, pour jamais , à l'amour & au malheur. Ce Père inflexible cherche tous les moyens de traverser un attachement qui fait échouer sa haine & ses espérances. Il propose pour femme à son fils une fille de la Maison de Foix. Le Comte la refuse, & est enfermé dans une Tour, où sa seule consolation est d'aimer Adelaïde & de souffrir pour elle. On ne met de terme à son esclavage que l'engagement de son Amante avec un autre. Tremblante pour les jours du Comte , elle se détermine enfin à lui rendre la liberté aux dépens de la sienne.

DU COMTE DE COMMINGES. 7.

Elle choisit, dans la foule de ses Adorateurs, le Marquis de Benavidès, homme révoltant par sa figure, son esprit & son caractère : plus ce lien est affreux, moins il pese à la délicatesse de cette âme tendre & courageuse ; c'est la compassion du Comte qu'elle prétend exciter & non pas sa jalousie : elle veut, en renonçant à lui, lui laisser la certitude qu'elle ne peut être heureuse avec l'Epoux qu'on lui destine.

Le Comte, prévenu des résolutions d'Adélaïde, s'abandonne à la plus vive douleur : il trouve le moyen de s'échapper de sa prison, & part avec l'espérance de détourner son Amante de son horrible projet. Il n'étoit plus temps : son Mari l'avoit déjà emmenée dans ses Terres. La situation du Comte de Comminges ne peut se décrire. Après le premier accablement, il s'occupe des moyens de revoir Adélaïde, & des déguisemens qu'il

pourra employer pour s'introduire dans les lieux qu'elle habite. Il apprend que Benavidès a besoin d'un Peintre ; il fait cette idée : rien ne peut le retenir : il vole se présenter. Quel spectacle pour lui ! Il voit Adelaïde rêveuse , solitaire , occupée à dévorer ses larmes : mais enfin il la voit ; il suit tous ses mouvemens , frémit au seul son de sa voix ; il distingue le bruit de ses pas ; il entend jusqu'à son silence : il jouit de son abattement , de sa tristesse , de son malheur même ; plaisir cruel & empoisonné qui suppose le comble de l'infortune ! Un jour , n'étant plus maître de son trouble , il entre dans la chambre d'Adelaïde ; il se précipite à ses pieds , qu'il arrose de pleurs : Benavidès les surprend ; il met l'épée à la main , & veut se jeter sur sa femme : le Comte s'élance au-devant d'elle ; il est attaqué & blessé par Benavidès : c'est alors qu'il songe à se défendre , bien moins par amour



DU COMTE DE COMMINGES. 9

amour pour la vie , que par haine pour Benavidès , qu'il fait tomber à ses pieds , & qu'il laisse prèsque mourant. Ce Monstre , après quelques jours où l'on désespéroit de lui , revient à la vie , pour empoisonner celle de sa malheureuse Epouse. Ses premiers sentimens , en ouvrant les yeux , sont la jalousie & la fureur. Grâce , jeunesse , beauté , attrait impérieux des larmes ; rien ne peut le fléchir. Las d'être Tyran , il veut être Bourreau. Le Barbare ! il traîne Adelaïde dans le fond d'un cachot & la fait passer pour morte. Ce bruit parvient aux oreilles du Comte. Désespéré , privé de tout , anéanti , il fuit l'œil des humains : errant de déserts en déserts , il porte dans les lieux les plus sombres & les plus sauvages , l'excès de son désespoir & le délire de sa douleur. Enfin , je ne sçais quel mouvement le conduit à la Trappe : il court s'enfvelir au fond de ces tombeaux où la

B

Religion enchaîne ses pâles victimes , & où le feu des passions brûle encore sous la haire & les cilices. Quelques mois s'écoulent. Benavidès meurt. On rend à sa Femme le jour & la liberté : ne tenant plus à rien , ignorant le fort du Comte, elle sort du Château sous des habits d'homme , & se détermine à finir ses tristes jours dans le Couvent où elle a été élevée. En chemin pour s'y rendre , elle se détourne , & entre dans l'Eglise de la Trappe. Parmi les voix qui chantoient les Hymnes Célestes, elle y distingue la voix de son Amant; elle le reconnoît à travers sa pâleur & le ravage des austérités. Elle ne peut s'éloigner d'un lieu qui renferme ce qu'elle aime , profite de son déguisement , & va se présenter au Père Abbé : il la reçoit , est touché de son trouble , & prend pour des dispositions religieuses , des pleurs que l'amour seul fait répandre.

DU COMTE DE COMMINGES. II

Fière de partager la retraite de son Amant , contente de le voir , de le soulager dans ses travaux , de respirer le même air que lui , elle a le courage de ne se point faire connoître. Cette contrainte , les rigueurs d'une vie pénitente , l'amour , ce poison lent , lorsqu'il est malheureux , épuiserent enfin le corps foible & délicat de cette Infortunée. Elle tombe malade : couchée sur le lit de cendre où elle est expirante , entourée de Religieux qui adressent au Ciel de lugubres Prières , elle ose dévoiler le mystère de ses amours , ranime ses forces pour demander pardon de sa conduite , offre à Dieu ses larmes & ses malheurs , fait approcher le Comte de Comminges , entr'ouvre les yeux , le nomme , lui serre la main , & meurt entre ses bras.

J'ai cru que cet Extrait pourroit être utile ; il met sur le champ le Lecteur au fait , & lui épargne la peine de recourir à l'Ouvrage

Bij.

même, qu'on ne trouve point séparé. Je n'ai jamais rien lû de plus intéressant que ces Mémoires : ils laissent dans l'âme cette voluptueuse impression de mélancolie & de tristesse, dont on remercie l'amour & ceux qui sçavent le peindre. On y a sçu renfermer tout ce que le sentiment a d'expressif ; la douleur, de pathétique ; l'amour vertueux, d'héroïque & d'attendrissant. Ils sont attribués à Madame de Tencin. * Il n'y a guères en effet qu'un Auteur de ce genre qui ait pû répandre sur ses productions cet intérêt, cette flamme d'une sensibilité douce, ces grâces simples & touchantes, bien préférables à tout le luxe du bel-esprit. Les Femmes Auteurs conservent, pour la plupart, dans leur style, un caractère

* Je m'étois trompé, ou plutôt je l'avois été par des gens qui se disoient instruits, en avançant que ces Mémoires étoient de la Comtesse de Murat. On prétend qu'ils sont de Madame de Tencin ; ce qui n'est pas sans contradicteurs.

DU COMTE DE COMMINGES. 13

de tendresse & de séduction qui les distingue : elles ont , si on peut le dire , plus de souplesse dans le cœur , & possèdent , mieux que nous , le grand art des développemens : l'on diroit que l'attrait de leur sexe se communique à leurs Ouvrages : elles excellent surtout dans les peintures , où l'amour est la nuance qui domine : l'habitude de ce sentiment leur en facilite l'expression , & en général toutes les vertus , toutes les passions d'instinct sont faites pour leur âme & pour leur pinceau.

Pour revenir à la Lettre du Comte de Comminges , j'ai choisi le moment où il vient de perdre sa Maîtresse : c'est là que l'âme est déchirée , que les larmes coulent , & que le grand intérêt commence. Quelle situation que celle de ce malheureux Amant , séparé de l'Univers, ne pouvant implorer ni recevoir de consolation , portant aux pieds des Autels un cœur brûlant de regrets amoureux , calculant par ses maux tous les points du temps qui



14 LETTRE DU COMTE DE COM.

composent les heures , n'ayant pour refuge qu'un Dieu qu'il redoute , qu'une Tombe pour demeure , & que l'Eternité des Siècles pour perspective ?

Plus ce Sujet est admirable , plus j'ai lieu de trembler pour l'exécution. Toutes les Langues paroissent pauvres , lorsqu'il s'agit de donner à certains Tableaux le degré de force qu'ils demandent , & il en faudroit , pour ainsi dire , une particulière pour exprimer les grandes douleurs , les grands plaisirs , & toutes ces émotions profondes qui restent ensevelies dans le Sanctuaire des âmes sensibles.

La Lettre de Philomele à Progné avoit déjà paru avec quelque succès : comme j'ai promis au Public un recueil de ces petits Ouvrages j'en joindrai un ancien à chaque nouveau que je donnerai , avec des corrections & des changemens considérables , jusqu'à ce que la collection soit complete , & mon engagement rempli.

LETTRE
DU COMTE
DE COMMINGES
A SA MERE.



LETTRE
DU COMTE
DE COMMINES
A SA MERE

LETTRE





Hiren inv.

De Longual sculp





y





L E T T R E
DU COMTE
DE COMMINGES.

*Le Comte DE COMMINGES est supposé écrire quelque
temps après l'événement qu'il raconte.*

C'EST de tous les Mortels le plus infortuné ;
De tous les Malheureux le plus abandonné ,
C'est ton Fils qui t'écrit : peux-tu le méconnoître !
Ton Fils ! depuis longtemps tu l'as pleuré peut-être »

C

Il respire, frémis. Au comble de l'horreur,
 En attendant la mort, il vit de sa douleur ;
 Il vit !... près d'un cercueil ! qu'ai-je dit ? Ah pardonne,
 J'entends des cris plaintifs, & l'effroi m'environne :
 Mes pleurs coulent... Ma Mère !... ô fort ! ô fort affreux !
 Je vais troubler tes jours, que je dûs rendre heureux :
 Mais j'ai besoin d'un cœur compatissant & tendre,
 Où mon cœur oppressé puisse enfin se répandre :
 Tout est muet & sourd au fond de mes déserts :
 Et toi seule à ton fils restes dans l'Univers.

Rappelle-toi... combien je t'ai coûté de larmes !...
 Rappelle-toi ce temps, marqué par tes allarmes,
 Où le bras paternel, contre mes vœux armé,
 Brisa le plus saint nœud que le Ciel ait formé.
 Que de maux ont suivi cette rigueur d'un père !
 Je fus respectueux autant qu'il fut sévère :
 Mais j'aimois un Objet ; tu le sçais, tu l'as vu,
 Qui prît sur moi les droits que donne la vertu,
 Ces droits impérieux, si bien faits pour mon âme :
 Je ne séparois point mon bonheur & ma flâme.
 J'aimois Adelaïde !... Adelaïde... Ah ! Dieux !...
 Ce trésor, qu'à la Terre avoient montré les Cieux.

DU COMTE DE COMMINGES. 19

Et c'est cet amour même, ombre à jamais chérie,
Qui d'un deuil éternel enveloppa ta vie !
C'est pour briser mes fers, pour fermer mon tombeau
Que tu choisis l'Époux qui devint ton Bourreau !
Ma Mère, il t'en souvient . . . J'en frémis d'épouvante,
Dans un cachot ce Monstre enferma mon Amante.
Auteur de ses tourmens, de son horrible sort,
Anéanti, trompé par le bruit de sa mort,
Privé de tout, j'errai long-temps à l'aventure ;
J'eus la Terre pour lit, mes pleurs pour nourriture :
Sombre habitant des Bois, dans leurs profonds détours,
Je pleurois mon Amante, & la cherchois toujours.

J'allai, je m'enfonçai dans cette solitude,
Où mourir à soi-même est la première étude.
Où d'épaisses forêts & des rochers affreux
S'élévent tristement sous un Ciel ténébreux ;
Tombeaux anticipés, qu'habite le silence,
Et que le repentir dispute à l'innocence.
Toi-même ignoras tout. Sous ces dômes sacrés,
Figure-toi ton fils, l'œil, la marche égarés,
Parcourant au hazard cette lugubre enceinte,

Séché dans les ennuis , mourant dans la contrainte ;
Vers la terre baissant les yeux noyés de pleurs ,
Et flétri , jeune encor , par l'excès des malheurs.
L'aspect religieux de tous nos Solitaires ,
Pénitens sans orgueil & Martyrs volontaires ;
Le spectacle touchant de ces sages Mortels ,
Qu'on voit vivre & mourir , à l'ombre des Autels ,
Dans le mépris des biens , des espérances vaines ,
Et loin du tourbillon des passions humaines ;
L'intéressante paix , la majesté d'un lieu ,
Où l'homme , en s'oubliant , s'approche de son Dieu ;
Tout réveilloit en moi la plainte & le murmure ;
Tout , par un poison lent , aigrissoit ma blessure.
Je confiois ma plainte aux antres d'alentour :
Mes traits défigurés peignoient encor l'amour,

Combien de fois , au fond de ma retraite obscure ,
Séduits par les attraits d'une vaine imposture ,
Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur ,
Que me donna sa main dans mes jours de bonheur !
Cet aspect consolant soutenoit mon courage :
Avec recueillement j'adorois son image.

DU COMTE DE COMMINGES. 21

J'y retrouvois ce front , si noble sans fierté ,
Trône de la décence & de la vérité ;
Cette bouche où souvent , (oserai-je le dire ?)
Je vis , à mon approche , errer un doux sourire ;
Et cet œil qui , sévère & tendre tour-à-tour ,
Imprimoit le respect , en inspirant l'amour.
Un jour , ce souvenir m'occupera sans cesse ,
Parcourant ce portrait , si cher à ma tendresse ,
Au feu de mes regards il parut s'animer :
Ce que je ressentois , il parût l'exprimer.
Un voile de douleurs s'étendit sur ses charmes ;
Il sembloit me parler , frémir , verser des larmes ,
Et je crus un moment , satisfait & trompé ,
Qu'il répandoit les pleurs , dont je l'avois trempé.

Mon désordre , mes cris , mes pleurs involontaires ,
Détournerent enfin l'œil de nos Solitaires.
Ces Mortels recueillis , & qu'on ne voit jamais
Promener leurs regards curieux ou distraits ,
Les fixerent sur moi : leur âme bienfaitrice
Suspendit un moment son pénible exercice ;
Et , comparant leur sort à mon sort rigoureux ,
Sous la haire sanglante ils se trouvoient heureux.

Le plus jeune sur-tout (j'en accuïois son âge,)
Sans cesse, en gémissant, erroit sur mon passage.
Sous nos tristes cyprès je le voyois rêver,
Et d'un œil douloureux il sembloit m'observer.
Fraîcheur de la jeunesse, éclat des premiers charmes,
Rien ne s'étoit sauvé du ravage des larmes.
Soulevois-je mes yeux, je rencontrois les siens,
Toujours avec languenr attachés sur les miens.
Quand je croyois le fuir, je le trouvois encore :
Si j'allois dans nos Bois, au lever de l'aurore,
Fendre le chêne antique, ou bien puiser des eaux,
Ses délicates mains partageoient mes travaux.
Il me suivoit partout. Au bord d'un lac tranquile,
Je travaillois un soir à mon dernier asyle ;
Je creuïois mon cercueil : en moi-même absorbé,
Je restai quelque temps sur ma bêche courbé :
Dans ces sombres objets mon âme ensevelie
Aimoit à contempler le terme de la vie.
Sans trouble, sans terreur, trop foible pour mes maux,
D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
Ma main, dans ce moment, incertaine & timide,
Sur le sable imprima le nom d'Adelaïde.

DU COMTE DE COMMINGES. 23

A peine est-il tracé ; ce même Pénitent ,
Jette un cri , s'offre à moi , pâle , égaré , tremblant ;
Peignant dans ses regards le trouble & la tendresse ,
Sur les arbres voisins appuyant sa foiblesse.
Sa défaillante voix murmure quelques mots ,
Confus , entrecoupés , mourans dans les sanglots :
Il me fixe , & content d'exciter mes allarmes ,
Il disparoit soudain , pour me cacher ses larmes.

Sans doute , me disois - je , **Amant infortuné :**
De la même infortune il m'aura soupçonné :
Il aime , il brûle encore au sein de la retraite ;
Il rougit devant Dieu d'une flâme secrète ,
Et s'élançe vers moi , dans son mortel ennui ,
Me croyant malheureux & tendre comme lui.
Combien je le plaignois ! poursuivrai-je , ô ma mère ,
Le récit effrayant de ce fatal mystère ?
Te peindrai-je mes sens , de douleur consumés ,
Ce cœur brûlant toujours de regrets enflammés ,
Mes éternels tourmens , accrus par le silence ,
Tous ces foibles retours vers le Dieu qu'on offensé ;

Les horreurs de la nuit , les supplices du jour ,
Et mes tristes fermens , démentis par l'amour ?

Enfin , après trois ans , devenu plus paisible ,
Affaibli sous mes maux , j'étois presque insensible.
J'éprouvai ce néant & ces tristes langueurs
Que le temps par degrés verse au fond de nos cœurs.
Je me sentoits mourir. Dans mon âme expirante ,
Dieu , long-temps oublié , balança mon Amante.
Je crus qu'Adelaïde , heureuse dans les Cieux ,
Vouloit un encens pur & de plus nobles vœux.
Je m'excitois moi-même & réchauffois mon zèle
Pour ces devoirs sacrés qui me rapprochoient d'elle.
Je pensois chaque jour m'élever d'un degré
Vers le céleste objet dont j'étois séparé

O retour inoui ! de profondes ténèbres
Enveloppoient ces tours & ces dômes funèbres.
Je m'entends appeller par ces sons effrayans ,
Lamentable signal de nos derniers momens.

J'accours

DU COMTE DE COMMINGES. 25

J'accours...Dieu! quel spectacle,& que vais-je t'apprendre?
Je trouve un malheureux étendu sur la cendre :
Nous l'environnions tous : l'observant de plus près
Dans l'ombre de la mort je distingue ses traits
Je crois le voir encor J'en frissonne ma mère...
C'étoit le croiras-tu ? ce même Solitaire ,
C'étoit... tu me préviens ; tu vois mon sort affreux...
C'étoit Adelaïde. . . . expirant à mes yeux

Elle m'envifageoit d'un regard fixe & tendre.
» O mes Frères , dit-elle , osez-vous m'entendre ,
» Me plaindre & pardonner ? Je suis indigne, hélas!
» D'habiter parmi vous , de mourir dans vos bras.
» Vous ne voyez en moi qu'une Femme coupable ,
» Conduite par l'amour dans ce lieu respectable.
» J'aimois ... J'étois aimée ... Un d'entre vous .. ah Dieux,
» Il me voit , il m'entend ; il est devant vos yeux
» Son effroi..... sa douleur , criminelle peut-être ,
» Et son faïffissement le font assez connoître.....
» Comminge , approche-toi ; sur ce lit malheureux,
» Le Ciel , pour un moment, veut nous unir tous deux.

D

- » Viens ... me reconnois-tu ? ... c'est moi ; c'est ton Amante :
- » Elle n'est plus à craindre , alors qu'elle est mourante .
- » Depuis plus de six ans j'habite ce séjour ;
- » Ah ! par ce seul effort juge de mon amour . *
- » Dans ces réduits sacrés , témoins de ma tendresse ,
- » Ai-je pû t'oublier ? Je te voyois sans cesse .
- » La sainteté du lieu retint cent fois mes pas ,
- » A l'instant , où j'allois me jeter dans tes bras .
- » J'épiois tes soupirs , & j'y trouvois des charmes :
- » Je goutois , en pleurant , la douceur de tes larmes .
- » Entre tes mains souvent je surpris mon portrait ,
- » Et de mon âme alors s'envoloit le regret .
- » J'aimois ; & près de toi , sous ces tours renfermée ,
- » Je m'enivrois encor du plaisir d'être aimée .
- » Va : je n'eusse jamais voulu d'autre bonheur :
- » Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur :
- » Je le craignis du moins . Au sein de la souffrance ,
- » Ton front calme peignoit la froide indifférence :

* J'ai cru devoir retrancher ici l'historique de son entrée à la Trappe : ce détail auroit nécessairement été froid. Ceux qui voudront se le rappeler , peuvent recourir à l'Extrait qui précède .

DU COMTE DE COMMINGES. 27

- » Ton œil étoit ferein ; tes soupirs & tes vœux ,
- » Reclamés par l'amour , se tournoient vers les Cieux.
- » Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée.
- » Seule , dans un désert..... où j'étois oubliée.
- » J'envifageai soudain le terme de mon sort.
- » L'amour troubla ma vie.... Il va causer ma mort....
- » O mon Dieu ! j'obéis à ta voix qui m'appelle :
- » Je me soumets à toi ; frappe une criminelle ,
- » Frappe , & pour mon Amant réserve tes faveurs :
- » Il a connu sans doute & pleuré ses erreurs ;
- » Ou , s'il n'a point encore étouffé sa foiblesse ,
- » Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de sa tendresse ,
- » De ces charmes si vains le reste inanimé ,
- » Et qu'il tremble , en voyant ce qu'il a tant aimé.

O prodige ! ô terreur ! ô chère Adelaïde !
Je reste quelque temps & muet & stupide.
Sans force , sans couleur , près d'elle prosterné ,
Sous un bras tout-puissant j'étois comme enchaîné :
Mais , dès qu'à la lueur d'une lampe expirante ,
Je vois l'affreuse mort sur ses lèvres errante ,

D ij

Lutant avec effort , fitôt que je la voi
Me tendre encor les bras soulevés jusqu'à moi ;
Avec peine entr'ouvrir sa débile paupière ;
Me chercher , me nommer à son heure dernière ;
Ma voix , alors , ma voix sort du fond de mon cœur ;
Par des cris redoublés j'exhale ma douleur.
Je tombe sur ce lit , qu'entoure l'épouvante ,
Sur la cendre sacrée , où périt mon Amante.
Tout disaroît pour moi : ce corps déjà glacé ,
Cet auguste dépôt , je le tiens embrassé :
Je couvre de baisers ce front pâle & livide ;
Où j'entrevois encor des traits d'Adelaïde ,
J'arrose de mes pleurs sa défaillante main ,
Que la mienne , en tremblant , presse contre mon sein.
» Réponds-moi , m'écriai-je ; oui , c'est moi qui t'appelle ;
» Oui , c'est moi qui t'adore & qui te suis fidelle :
» Si cet aveu t'est cher & peut te ranimer ,
» Va , jamais ton Amant ne cessa de t'aimer.
Elle semble , à ces mots , tendrement me sourire ;
Je renais... vain espoir qu'un instant vient détruire ;
Hélas , son cœur bientôt reste sans mouvement...
Je ne m'aperçois point de ce fatal moment :

DU COMTE DE COMMINGES. 29

Je respire la mort sur sa bouche flétrie,
Et sa belle âme au moins est par moi recueillie.
Que dis-je ? Dans mon trouble & dans mon abandon,
Je lui parlois encore, & répétois son nom ;
Long-temps après sa mort je la croyois vivante.
Te représentes-tu cette nuit effrayante,
Cette cendre, ce lit, ce flambeau ténébreux,
Aux ombres du trépas mêlant un jour affreux ;
Autour de moi rangés, nos pâles Solitaires,
Au Ciel avec des pleurs adressant des Prières :
Ainsi la piété n'endurcit point les cœurs !
Ces sévères Mortels partageoient mes douleurs :
Confidens & témoins de nos destins horribles,
Ils ne rougissoient point de paroître sensibles :
Leur œil compatissant étoit fixé sur nous ;
Et le Dieu que je sers, de ses droits si jaloux,
Pour la première fois, sous cette voûte obscure,
Laisa gémir l'Amour, & parler la Nature . . .

Esprit, amour, bonheur, tout ce qui fut sacré ;
Ce cercueil le renferme ; il a tout dévoré !



Ciel ! me trompé-je ? En proie à ses ardeurs secrettes ,
Elle habita six ans ces sauvages retraites !
L'amour dans ces tombeaux sçut entraîner ses pas !
Le cilice a meurtri ses innocens appas !
Lorsque dans son portrait je contemplai ses charmes ,
C'est elle que j'avois pour témoin de mes larmes !
Mille fois , sur ses pas , je me suis égaré !
Je respirois cet air qu'elle avoit respiré !
Elle étoit près de moi ; je la voyois sans cesse :
Ses timides soupirs m'exprimoient sa tendresse !
Et rien n'a pû frapper mon œil appesanti !
Malheureux ! & mon cœur ne m'a point averti ! ...
Ah ! secondé par toi , s'il t'avoit reconnue ,
Si ta main secourable eût deffillé ma vue ,
Chère Amante , à tes pieds j'eusse tombé soudain ,
Et j'aurois sçû peut-être adoucir ton destin.
Jusqu'aux pieds des Autels , parmi nos Solitaires ,
Nous aurions confondu nos voix & nos prières :
Le Souverain des Cieux qui reçut nos sermens ,
Sans courroux , dans son Temple , auroit vû deux Amans
L'implorer , le servir , & l'adorer ensemble ,
Dans cette heureuse paix de deux cœurs qu'il rassemble ,

DU COMTE DE COMMINGES. 31.

Et, transformé par toi, ce funeste séjour,
Eût servi pour nous seuls de retraite à l'Amour. ...

A l'Amour ? un cercueil, où repose ta cendre ;
Voilà donc ce qui reste à cet Amour si tendre !
Ah ! de mon cœur au moins rien ne peut t'arracher.
Dût, la foudre à la main, Dieu me le reprocher,
Tu vivras à jamais dans ce cœur qui t'adore.
Je te vois, je t'entends & je te parle encore.
Les lieux que plus souvent parcouroient tes douleurs,
Sans cesse j'y reviens & les baigne de pleurs :
Dans le Temple divin j'ose occuper ta place :
Par-tout j'écris ton nom... en pleurant je l'efface.
Quel terme à tant de maux !... ma mère ... Je frémis ;
Prends pitié de mon trouble & de mes longs ennuis,
Le temps semble fixé sur ces froides demeures ;
En douloureux instans il prolonge mes heures.

Quand mes frères lassés de leurs pieux travaux ;
Endorment leurs tourmens au sein d'un doux repos ;

Moi seul je veille encor dans cet asyle sombre :
La timide infortune aime à gémir dans l'ombre.
J'appelle Adelaïde ; & des profondes nuits
Le calme formidable est troublé par mes cris.
Je vais , marche à grands pas : des Fantômes funèbres
Semblent , autour de moi , secouer les ténèbres ,
Et je reviens bientôt , frémissant , oppressé ,
Tomber près du cercueil , que je tiens embrassé.
L'Ombre d'Adelaïde à mes yeux s'y présente :
Je tréaille de joie & crois voir mon Amante.
Plus léger que les vents , le Spectre quelquefois
Fuit , & va se plonger dans l'épaisseur des bois.
Je m'élançe , le suis , palpitant , hors d'haleine ;
Je prête un corps , hélas ! à cette Ombre incertaine ;
Mais la foible vapeur , prompte à s'évanouir ,
S'échappe de mes bras , tout prêts à la saisir.

Tantôt je crois la voir , cette femme adorée ,
Rayonnante d'éclat , de ces attraits parée ,
Telle que je la vis dans ces bosquets rians ,
Où son premier regard s'empara de mes sens ;

Où

Où la Divinité, dont elle fut l'image
Se montrant sous ses traits, emporta mon hommage
» Elle me dit : arrête, & commande à ton cœur :
» La mort est un passage & nous mène au bonheur.
» J'habite ce séjour, où l'ombre est dissipée,
» Où l'on jouit enfin, où l'âme est détrompée.
» Ce Dieu que l'on nous peint, de ses foudres armé ;
» Est un Dieu bienfaisant, mais qui veut être aimé.
» Cher Amant, ne crains point ses fureurs vengereuses.
» Qui forma les humains, pardonne à leurs foiblesses.
» Imploré par mes vœux, il va veiller sur toi.
» Tu n'as plus qu'un instant pour monter jusqu'à moi :
» Déjà s'ouvre à tes yeux l'Eternité brillante.
» Adore & sers un Dieu qui te rend ton Amante.

Vaines illusions ! mon esprit révolté,
Cherche en vain à reprendre un joug qu'il a quitté.
Adelaïde ô Dieu ! tu l'emportois sur elle ;
Et l'Amant plus tranquille étoit Chrétien fidelle :
Je baïffois devant toi mon front respectueux :
Aux pieds de tes Autels je portois tous mes vœux.

E

A mes côtés , pourquoi plaçois-tu mon Amante ?
Pourquoi dans ces déserts me l'offrois-tu mourante ?
Puis-je, puis-je oublier ses regards expirans,
Sa main qui me ferroit, & ces tendres accens,
Ces mots entrecoupés, encor pleins de sa flâme,
Que sa voix défaillante a gravés dans mon âme ?
Arbitre de mon sort, ah ! c'est assez punir ;
Dans le même tombeau daigne au moins nous unir.
Sauve de sa foiblesse, épargne à ta vengeance,
Un cœur qui te chérit, & pourtant qui t'offense.
La mort, que je verrai d'un œil si satisfait,
Sera le premier don que mon Dieu m'aura fait.

Tels sont mes vœux, mes pleurs, mes plaintes inutiles ;
Et le trépas pour moi semble fuir ces asyles.
Es-tu content, mon père ? A mon seul souvenir,
Combien, au fond du cœur, ne dois-tu pas frémir ?
A ces horribles traits faut-il te reconnaître ?
Je devrois te haïr : c'est toi qui m'as fait naître.
Ton nom seul me consterne & me remplit d'effroi :
Mes pleurs, depuis vingt ans, déposent contre toi.

DU COMTE DE COMMINGES. 35

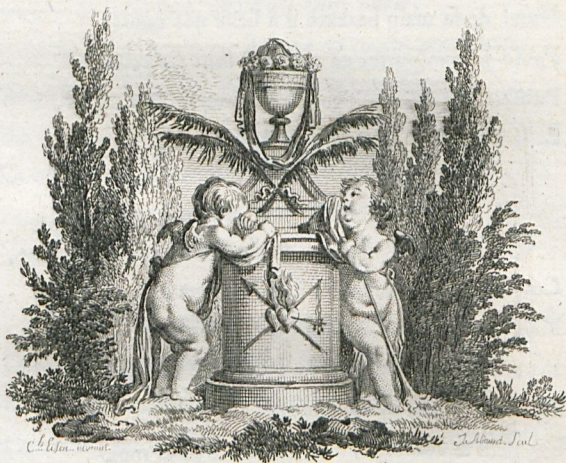
O toi, par le devoir à ses destins unie,
Fais-lui, pour me venger, l'histoire de ma vie :
Qu'il frémissé à son tour : porte au fond de son cœur
L'accent de mes regrets, le cri de ma douleur.
D'un fils tendre & soumis persécuteur sévère,
Bourreau d'Adelaïde, est-il encor mon père ?
Non ! de sa main barbare il a brisé nos nœuds.
Puissé-je transporter ce cercueil sous ses yeux !
Puissent ces noirs tableaux l'environner sans cesse,
Et le malheur d'un fils tourmenter sa vieillesse !

Qu'ai-je dit ?... ah !... pardonne à mon égarement,
Ces coupables transports, ces fureurs d'un Amant.
Malgré sa cruauté, je sens que je l'honore :
Il ne m'aima jamais, & moi je l'aime encore.
Dérobe-lui mes maux, confiés à ta foi :
S'il peut te consoler, il est un Dieu pour moi.
O pensée accablante ! ô comble de misère !
J'ai donc perdu le droit de consoler ma mère ?.....
Un devoir redoutable enchaîne ici mon sort,
Et m'attache vivant aux horreurs de la mort !

E ij

36 LETTRE DU COMTE DE COMM.

Ma tendre mère !... ah ! Dieu ! c'en est fait... je succombe..
Chère Amante , est-ce toi qui soulèves ta tombe ?....
Elle s'ouvre ! c'est toi... Je te suis... Je me meurs...
Que le trépas est doux après tant de malheurs !



L E T T R E
D E P H I L O M E L E
A P R O G N É .



DEUTSCH

UND NACH

PROGNA





Ch. Eisen Inv.

De Longueil Sculp.





LETTRE
DE PHILOMELE
A PROGNÉ.

CHERE Progné, sans doute on a pleuré ma mort ;
Lis, reconnois ces traits , ils contiennent mon sort :
Reconnois en tremblant ta Sœur infortunée ,
Loin de l'œil des humains , par un Monstre enchaînée.



Je vis pour me venger : oui , ce cruel espoir
 Me fait chérir le jour , que je n'osois plus voir.
 Quand pourrai-je franchir le lieu qui nous sépare ?
 De mes sanglantes mains déchirer un barbare !
 Pardonne à ce transport , & , du fond des déserts ,
 Puissent mes cris plaintifs armer tout l'Univers !

Je frémis . . . Malheureuse ! ah ! que vais-je te dire ?
 De mon opprobre hélas ! est-ce à moi de t'instruire ?
 Ces traits , chère Progné , par mes pleurs effacés ,
 Ces mots interrompus devoient t'en dire assez.
 Mais non. Il faut parler & bannir l'artifice :
 Victime d'un forfait , je n'en suis point complice ;
 Il faut qu'au Monde entier un trop juste courroux
 Dévoile l'attentat de ton horrible époux.

Rappelle-toi ce temps , si cher à ma tendresse ,
 Où , pour te plaire , il vint me chercher dans la Grèce.
 Je parois à ses yeux , il se trouble , & soudain
 Le plus coupable feu s'allume dans son sein.
 Pour hâter mon départ , il gémit , il soupire ;
 Qu'un cœur est éloquent lorsque l'Amour l'inspire !

Si

Si son empressement le trahit quelquefois,
C'est Progné, me dit-il, qui parle par ma voix.
Ces pleurs que je répands, charmante Philomèle,
Ces pleurs & ces soupirs sont ordonnés par elle,
Crédule, n'osant rien soupçonner de sa foi,
J'imputois ses efforts à son amour pour toi;
Et, me précipitant dans les bras de mon père,
A ces perfides soins je joignois ma prière.
Vieillard infortuné, qu'aveuglèrent les Dieux;
Tu causas tous mes maux, croyant combler mes vœux.

» Puisque vous le voulez, je cède, cher Térée;
» Lui dit-il: par les nœuds d'une amitié sacrée,
» Par les Dieux immortels, par nos embrassemens
» Ayez soin de ma fille, & gardez vos sermens.
» Vous savez, vous voyez combien elle m'est chère:
» Ah! rendez-la bientôt aux allarmes d'un père.
» Que l'un de mes enfans, en me fermant les yeux;
» Reçoive au moins mon âme & mes derniers adieux!

En prononçant ces mots, présens à ma pensée,
Dans ses bras languissans il me tenoit pressée:

F

42 *LETTRE DE PHILOMELE*

Ses longs gémissens présageoient mes malheurs ;
Et ses yeux , malgré lui , laissoient couler des pleurs.

De mon départ enfin le jour est prêt d'éclorre.
Jour fatal ! jour affreux ! souvenir que j'abhorre !
Le voile se déploie , & le souffle des vents
Seconde d'un cruel les vœux impatiens :
On eût dit que la mer , contre moi conjurée ;
Étoit complice alors du forfait de Térée.
Je pars , & Pandion , l'œil fixé sur les eaux ,
Suit , en me rappelant , la trace des vaisseaux.
Avec frémissement je vois fuir le rivage.
Mon ravisseur triomphe , & , changeant de visage ;
J'ai donc vaincu , dit-il. Un transport furieux
S'échappe de son cœur & brille dans ses yeux.
Il ne peut renfermer sa criminelle joie ;
D'un œil avide & sombre il contemple sa proie :
Et moi , qui ne pouvois démêler ses desseins ,
Je pleurois , & semblois pressentir mes destins.
Des mouvemens confus dans mon cœur s'élevèrent ;
Je rougis , je pâlis ; tous mes sens se troublèrent ;
Et , jettant mes regards sur l'espace des mers ,

Je me crus un moment seule dans l'Univers.
Je voulus lui parler , ses regards , son silence ,
Son trouble , consternoient ma timide innocence.
Je souhaitai cent fois que le vent opposé
Repoussât son vaisseau , par l'orage brisé ;
Et , lorsqu'il s'applaudit du destin qu'il m'apprête ,
J'implore au fond du cœur la mort ou la tempête.
Dieux , ne deviez-vous point , dans ces cruels momens ,
Pour sauver l'innocence , armer les élémens ?
Lancer sur moi la foudre , ou m'ouvrir un abîme ?
Aimez-vous mieux punir que prévenir le crime ?

La rame cependant redouble ses efforts ,
Et déjà de la Thrace on découvre les bords.
On arrive ; on descend : le parjure Térée
Guide seul en ces lieux ma démarche égarée.
Tréblante il me conduit au fond d'un bois épais
Où , parmi des débris , s'élève un vieux Palais ,
Effroyable tombeau , prison inaccessible ,
Que l'aspect des déserts rend encor plus terrible.
Il me fallut entrer dans ce séjour d'horreur ;
D'une mourante voix je demande ma sœur.

44 LETTRE DE PHILOMELE

En ce moment Térée, ô comble de l'outrage! ...
Les yeux étincelans d'un amour plein de rage...
Tu frémis, & m'entens... Mais que devins-je, ô Dieux!
Quand mon œil se r'ouvrit à la clarté des Cieux?

- » Barbare, m'écriai-je, exécration adultère,
- » Ni la foi des sermens, ni les larmes d'un père;
- » Ni l'hymen profané par ta coupable ardeur,
- » Ni ma foiblesse enfin n'ont pu toucher ton cœur?
- » Achève, ta fureur seroit-elle assouvie?
- » Tu m'as ravi l'honneur, arrache-moi la vie,
- » Ou bien, tremble à ton tour : révélant ces secrets;
- » Ma voix, ma propre voix, publiera tes forfaits.
- » De tes horribles feux malheureuse victime,
- » Je mourrai de ma honte, en avouant ton crime;
- » Et si ta cruauté m'enchaîne en ces déserts,
- » De mes lugubres cris je remplirai les airs :
- » Les antres, les rochers rediront mon injure;
- » Je saurai contre toi soulever la nature;
- » Mes plaintives clameurs monteront jusqu'aux Cieux;
- » Et tu seras puni, s'il est encor des Dieux.

- » Préviens le désespoir d'une femme outragée.
» Que je meure à l'instant , ou je serai vengée.

Ce discours dans ses sens jette un trouble secret :
Il tremble : de ma rage il redoute l'effet ;
Mais bientôt dans son cœur cette crainte soudaine
A son farouche amour fait succéder la haine.
Te le dirai-je ? O Ciel !... malgré tous mes efforts ,
Mes sanglots redoublés , mes larmes , mes transports ;
Ce monstre impitoyable , & que ma plainte anime ,
Croyant dans le silence ensevelir son crime ,
D'un bras ensanglanté m'arrache , sans frémir ,
L'organe dangereux qui pouvoit le trahir.

Enfin , las d'exercer son horrible furie ,
Pour comble d'infortune il me laisse la vie !
Il va , bravant les Dieux , & mes ressentimens ,
Il va souiller ta couche & tes embrassemens.
Il mêle ses regrets à tes vives allarmes ,
Et , couvert de mon sang , il me donne des larmes.
Tu m'apparais souvent , en longs habits de deuil ,
Appellant Philomele autour d'un vain cercueil.

46 LETTRE DE PHILOMELE

Ah ! cesse de pleurer , sur la foi de Térée,
Le trépas d'une Sœur , qui vit déshonorée.

Vois cette malheureuse , au fond de ses deserts ;
Vois la fille d'un Roi mourante dans les fers.
Rien ne s'offre à mes yeux , qu'une garde terrible,
Et toujours importune , & toujours inflexible.
Livrée à ma douleur , depuis plus de deux ans,
Je n'entends près de moi que des rugissemens ;
Ou le bruit effrayant de quelque source impure ,
Tombant sur des rochers avec un long murmure.
Les chênes , frémissans autour de ces tombeaux ,
Entrechoquent leur cime & brisent leurs rameaux.
Il semble que le Ciel , sur ces réduits sauvages ,
Ait voulu rassembler les vents & les orages.
Pour les autres Humains prodigue de ses dons ,
Il colore les fleurs , il mûrit les moissons :
Loin de moi le Printemps ranime la Nature ,
Rend leur émail aux près , aux arbres leur parure.
On goûte loin de moi la fraîcheur des beaux jours ;
Les ténébreux Hyvers ici régneront toujours :
Le Soleil pâlisant s'y dérobe dans l'ombre ;

Tout, jusqu'à la verdure, est formidable & sombre.
 A chaque instant je meurs, je succombe & je croi
 Que la Terre & les Cieux ont disparu pour moi.

Te peindrai-je mes nuits, mes nuits épouvantables;
 La foudre qui répond à mes cris lamentables,
 Cette terreur profonde, où mes sens sont plongés;
 Et ces pleurs éternels dont mes yeux sont chargés;
 Je crois toujours le voir, cet infame Térée,
 L'œil brûlant de courroux & la main égarée,
 Pâle, n'écoutant rien que ses cruels desirs,
 M'affassiner, pour prix de ses affreux plaisirs.

Ah! ma Sœur, est-ce là cette jeune Princesse,
 Qui d'un Père adoré partageoit la tendresse;
 Qu'il serroit dans ses bras, & qui sçut avec toi
 Le consoler souvent du malheur d'être Roi?
 Séjour de mon enfance, ô Palais de mon Père,
 Peuple heureux sous ses Loix, Peuple à qui je fus chère;
 Plaisirs de l'amitié, qu'à peine j'ai connus;
 O jours de mon bonheur, qu'êtes-vous devenus?
 Qu'est devenu ce temps, où par tes mains ornée,

48 LETTRE DE PHILOMELE

J'attirois les regards d'une Cour fortunée ;
 Où la Nature & l'Art , dans le sein du repos ,
 Pour embellir nos jours , unissoient leurs travaux ;
 Je me rappelle encor ce bosquet solitaire ,
 Où l'œil des Courtisans n'osoit point nous distraire ,
 Où , sans replis pour toi , dans un doux entretien ,
 Mon cœur paisible & pur s'épanchoit dans le tien.

Vous , que le Ciel forma pour être mes Sujettes ,
 Dans un rang plus obscur vous vivez satisfaites :
 Bornant à votre sort vos tranquilles desirs ,
 Si vous avez des maux , vous avez des plaisirs.
 Et moi , d'Adorateurs autrefois entourée ,
 Du reste des Humains je me vois séparée ;
 Au milieu de ces bois , sans espoir , sans soutien ;
 Mon cœur est effrayé de ne tenir à rien.
 Tous mes nœuds sont rompus : pour une infortunée
 Il n'est plus désormais d'amour ni d'hyménée ;
 En apprenant ma honte , involontaire hélas !
 Le dernier des Mortels frémiroit dans mes bras.
 Il me faut renoncer , commençant ma carrière ,
 Au plaisir d'être épouse , à l'orgueil d'être mère !

Dans

Dans cette solitude il faut m'ensevelir,
Et je n'ai plus le droit de former un desir !
Que dis-je ? j'ai perdu, dans l'horreur de mes chaînes,
Le pouvoir douloureux de confier mes peines.
Vainement je m'essaye à prononcer ton nom,
Ma voix se trouble, expire, & ne rend qu'un vain son !
Je ne puis que pleurer, & de mes tristes charmes
Le reste malheureux est noyé dans les larmes.

Vains regrets ! où laissai-je égarer ma douleur ?
Quoi ! l'espoir tout-à-coup expire dans mon cœur ?
Les plaisirs sont bannis de ce séjour funeste :
Mais en est-il d'égal à celui qui me reste ?
Poursuis, ne cesse point, ô sort, de m'outrager :
Je te pardonne encore, si je puis me venger
Me venger!... je renais.... doux espoir que j'embrasse !
Il me soutient, ma Sœur, au sein de ma disgrâce
Il ne sera point vain. Oui ! cette nuit les Dieux
Ont offert, sous tes traits, la vengeance à mes yeux.
Sang que j'ai vu couler, favorable présage,
Songe affreux, revenez ranimer mon courage.

50 LETTRE DE PHILOMELE

C'étoit pendant le temps des mystères sacrés,
Pendant ces temps d'ivresse à Bacchus consacrés.
Déjà de toutes parts ses terribles Ministres
Font retentir les airs de hurlemens sinistres,
Et de l'airain tonnant l'épouvantable bruit
Augmente encor l'horreur d'une profonde nuit.
Tu t'élances, tu fors, de courroux transportée,
D'une sainte fureur tu feins d'être agitée.
Et, traînant à ta suite un cortège nombreux,
Tu viens, un tyrsé en main, m'arracher de ces lieux.
Je marche sur tes pas incertaine, étonnée,
En ignorant toujours quelle est ma destinée.

A peine ai-je touché le seuil de ton Palais,
Je crois, avec Térée, y voir tous les forfaits;
Tous les murs teints de sang, dans ce Palais impie,
Semblent m'offrir son nom, qu'éclaire une Furie.
Mais toi, plaignant mon trouble & mes secrets combats,
Tu viens, en soupirant, te jeter dans mes bras.
Dans cet embrassement que je trouvai de charmes!

» Chère Sœur, me dis-tu, sèche, sèche tes larmes.

- » De ce Palais en feu veux-tu que les lambris
» Ecrasent le Tyran sous leurs brûlans débris ?
» Veux-tu qu'à ses regards te faisant reconnaître
» De cent coups de poignard j'aïlle percer le traître ?

Immobile, au milieu de ces vives douleurs,
Je ne répondois rien, & je versois des pleurs.
A l'instant, quel objet pour ton âme éperdue !
Ton fils infortuné vient s'offrir à ta vue.
Lui lançant un regard furieux & distraït ;
» De son père, dis-tu, c'est le vivant portrait.
» Les Dieux, les justes Dieux m'amènent ma vengeance :
Après ces mots, suivis d'un farouche silence,
Tu nous fixes tous deux, & je te vois soudain,
Trembler, frémir, pleurer, & lui percer le sein.
Ce n'étoit point assez : impitoyable Mère,
Tu voulus qu'il servît d'aliment à son Père.
Ce monstre, ce barbare, à tes côtés assis,
Avec avidité se repaît de son Fils.
Et dans ce moment même, ô tendresse trop vaine !
Il cherche Iris, il veut qu'à ses yeux on l'amène.

52 LETTRE DE PHILOMELE

J'entre, aussi-tôt, & l'œil de rage étincelant,
Je lui jette d'Itis le crâne encor sanglant.

Toi, de loïn jouissant de son trouble funeste ;
» Voilà ton Fils, tu viens d'en engloutir le reste,
» Lui dis-tu, reconnois Philomele, ma Sœur,
» Entens crier Itis dans le fond de ton cœur.

Il ne se connoît plus, il rugit, il soupire ;
Il s'attache, en pleurant, à ce cœur qu'il déchire ;
De son flanc entr'ouvert il voudroit retirer,
Cet enfant malheureux, qu'il vient de dévorer.
Errant de toutes parts, il cherche en vain des armes,
Et de ses yeux le sang ruiffele avec les larmes :
Il nomme encor Itis, & croit à chaque instant
Dans le sein paternel le sentir palpitant.

Au milieu de ses cris, une secrette joie,
Sur mon front plus serein par degrés se déploie :
Auteur de tous ses maux, voulant les redoubler,
Mon seul supplice étoit de ne pouvoir parler :
Je ne me lassois point d'une si douce image :

Mais ce tigre déjà , dans l'excès de sa rage,
S'élançoit sur nous deux... Tout fuit , & le réveil
Vient m'enlever trop tôt ces erreurs du sommeil....

A ce présage heureux mon âme s'abandonne :
Il faut punir un monstre , & le Ciel te l'ordonne.
Tu dois t'en souvenir , quand il s'unit à toi ,
Tu sentis dans ton cœur naître un secret effroi.
De noirs pressentimens troublèrent cette Fête ,
La couronne de fleurs se fana sur ta tête.

Ah ! pourquoi retracer ces objets à tes yeux ?
Sans doute ta fureur va surpasser mes vœux.
Songe qu'en m'outrageant c'est toi qu'il a trahie.
Pourrois-tu dans tes bras recevoir cet impie ,
Cet adultère époux , infâme ravisseur ,
Incestueux Amant , & Bourreau de ta sœur ?
Quoi ! ce jour qui te luit , ce même jour l'éclaire !
Sois sensible à mes pleurs , venge un Roi , venge un père.
Je l'aurois informé de mon sort inhumain :
Mais ce triste récit eût hâté son destin ;
Et , plutôt que de rompre un généreux silence ,

54 LETTRE DE PHIL. A PROGNÉ.

J'aime mieux vivre encor & mourir sans vengeance.
Je n'espère qu'en toi : viens briser ma prison.
Dans ce Bois pour signal fais retentir ton nom :
Ne rougis point , ma sœur , du courroux qui m'anime ;
En plaignant un coupable , on partage son crime.
Adieu , chère Progné , tu fais quel est mon fort ;
Choisis , j'attends de toi la vengeance ou la mort.



*COLLECTION des Ouvrages en grand papier
enrichie d'Estampes en Taille-douce, qui
se vend chez SÉBASTIEN JORRY,
rue & vis-à-vis la Comédie Françoisé.*

ZÉLIS au Bain, 3 l. par *M. de Pezay*, Capitaine
de Dragons.

LETTRE de Barnevelt à Truman son Ami, 1 l. 16 f.
par *M. Dorat*, ancien Mousquetaire.

LETTRE de Zéila à Valcour, 1 l. 16 f. *M. Dorat.*

LE Pot - pourri, *M. Dorat*, suivi d'une Épître à
mon Ami, 3 l. *M. de Pezay.*

LETTRE d'Alcibiade à Glicère, suivie d'une
Lettre de Vénus à Paris, & d'une Épître à la Maîtresse
que j'aurai, 1 l. 16 f. *M. de Pezay.*

LETTRE du Comte de Comminges à sa Mère,
suivie d'une Lettre de Philoméle à Progné, 3 l.
M. Dorat.

LETTRE de Cain à Méhala, 1 l. 10 f.

LES Trois Frères & Combabus, Contes, suivis de
Floricourt, Histoire Françoisé, 3 l.

RÉGULUS, Tragédie, 2 l. 8 f. *M. Dorat.*

L'HOPITAL des Fous, 1 l. 16 f.

LETTRE de Pétrarque à Laure, 1 l. 16 f.

71B $\frac{1}{A6}$

S

AB: 71B $\frac{1}{f,6}$

X2583629

DL 31718



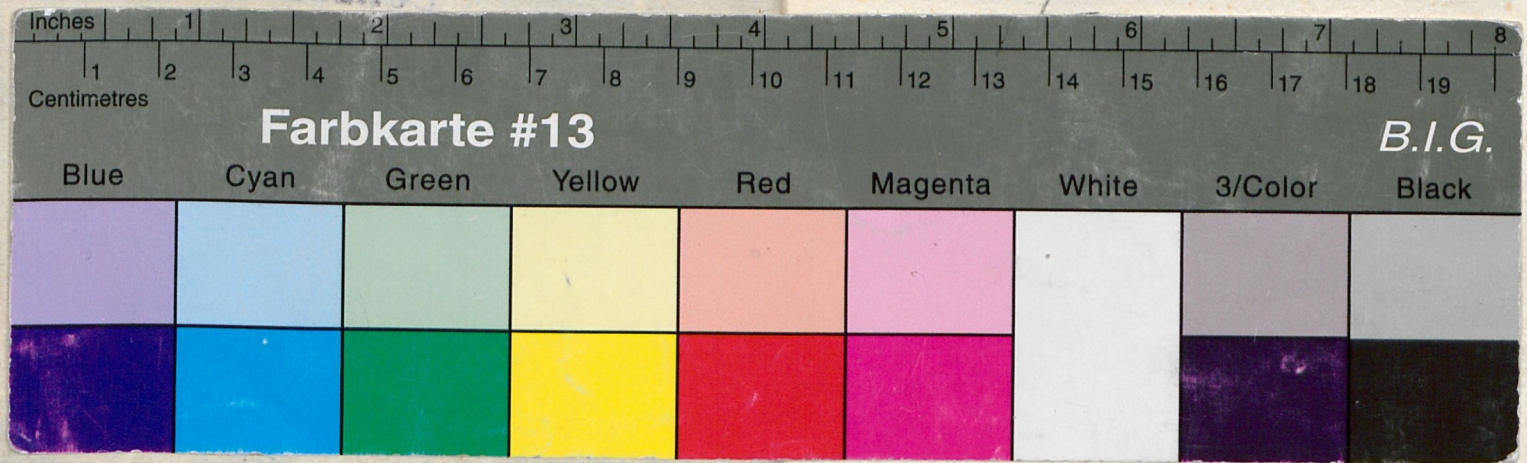




[Dorat, Claude Joseph]

L E T T R E
DU COMTE
D E COMMINGES

oo
oo
Re



De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue &
vis-à-vis la Comédie Française, au Grand
Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation.

